

Zeitschrift: Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art
Band: 57 (1970)
Heft: 2: Schulbauten

Artikel: Genève néo-classique : vers la destruction d'un espace urbain
Autor: Beerli, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-82154>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

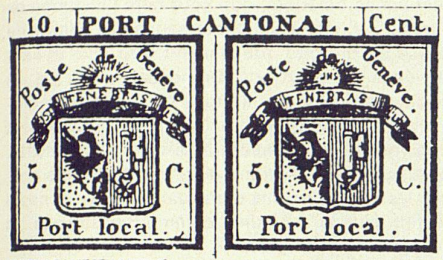
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 28.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Genève néo-classique: vers la destruction d'un espace urbain

par André Beerli

Klassizistisches Genf – die Zerstörung eines städtischen Raumes

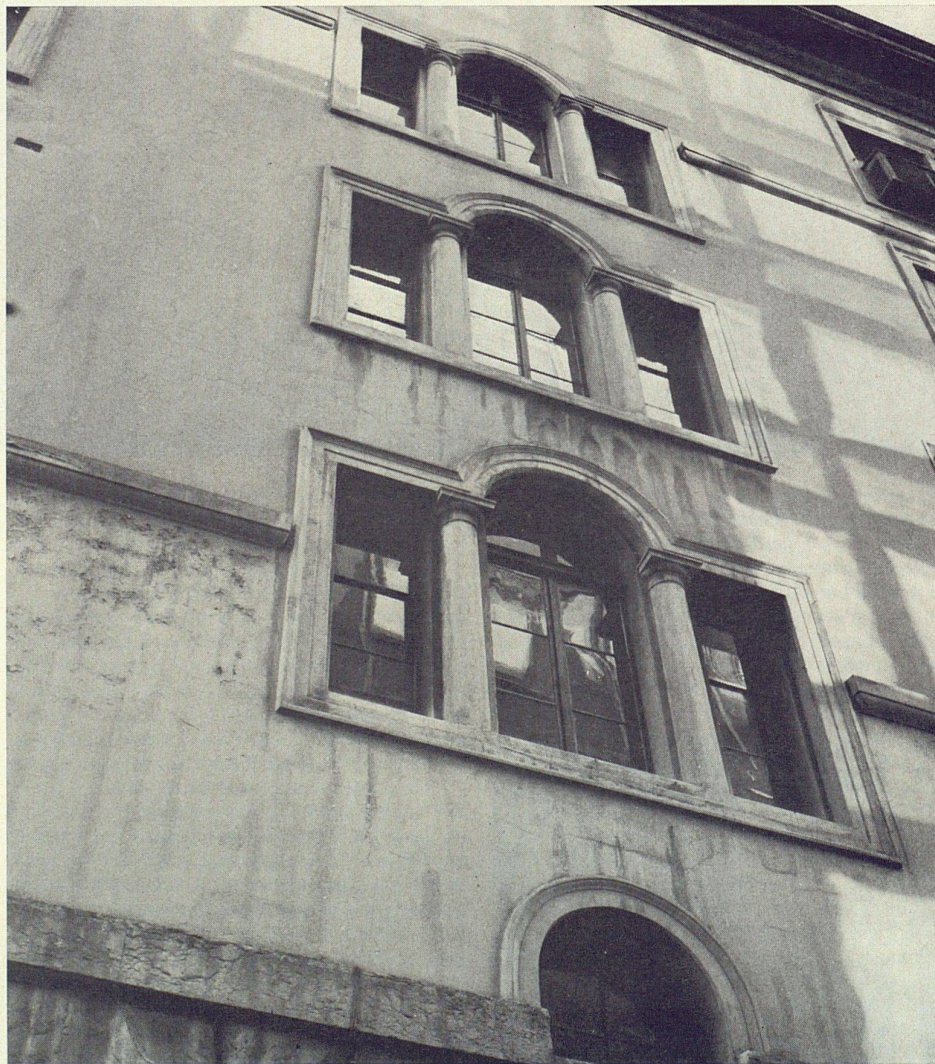
von André Beerli

Der Artikel von André Beerli handelt von Teilen der Stadt, die außerhalb des Perimeters der «geschützten Altstadt» gelegen sind. Jede alte Stadt, sofern noch Leben in ihr pulsiert, kennt diese Zonen, in welchen sich, auf den geschleiften Mauern oder unmittelbar außerhalb derselben, das triumphierende Bürgertum der Zeit der frühen Industrialisierung manifestierte. Es sind, wer wollte das leugnen, Spekulationsbauten, gerade in Genf, wo der aristokratische Landsitz nicht, wie in den deutschschweizerischen Städten, zur bürgerlichen Stadtvilla degenerierte, sondern wo die Pariser Tradition des Miethauses – auch und besonders für die Reichen – aufgenommen wurde. Mit der Erfindung des Liftes und mit dem Auszug der Reichen aufs Land und der Verdrängung der Ärmern durch die Bodenpreissteigerung füllten sich diese Häuser mit Büros; in einer zweiten Phase – und so weit sind wir heute – sind sie vom Abbruch bedroht. André Beerli bricht eine Lanze für diese Bebauung, deren Qualitäten gerade unserer Zeit sichtbar sein müßten: ihre Disziplin, ihre klare Proportionierung und ihre scharfe Ausscheidung schöner Freiräume.

Classicistic Geneva – the destruction of an urban community

by André Beerli

The article by André Beerli deals with parts of the city lying outside the perimeter of the 'protected old town'. Every old city, in so far as it is still alive, has these zones, in which, on the razed walls or immediately outside, the victorious upper classes at the time of the first industrial revolution took their stand. There is no denying that what they built here was on a speculative basis, especially in Geneva where the Parisian tradition of the commercial apartment house – in particular for the rich – was adopted; this contrasts with the development in the German-Swiss towns where the aristocratic country seat degenerated into the bourgeois urban villa. With the invention of the lift and with the exodus of the well-to-do into the countryside and the expulsion of elements with modest incomes owing to the rise in real estate values, these edifices filled up with offices; in a further phase, and this is where we are at the present time, they are threatened with demolition. André Beerli here breaks a lance for these buildings, whose qualities ought to be made manifest precisely in times like these: their architectural discipline, their clearly conceived proportions and their sharp delimitation of handsome green zones.



1

1 Passage du Molard. Reflets d'une façade vitrée moderne sur une façade ancienne, à fenêtres palladiennes: ces lueurs annonçaient une prochaine destruction

1

Auf der neopalladianischen Fassade spiegelt sich ein modernes Haus – Zeichen bevorstehenden Abbruchs ...

1

The Neo-Palladian façade reflects imminent demolition ...



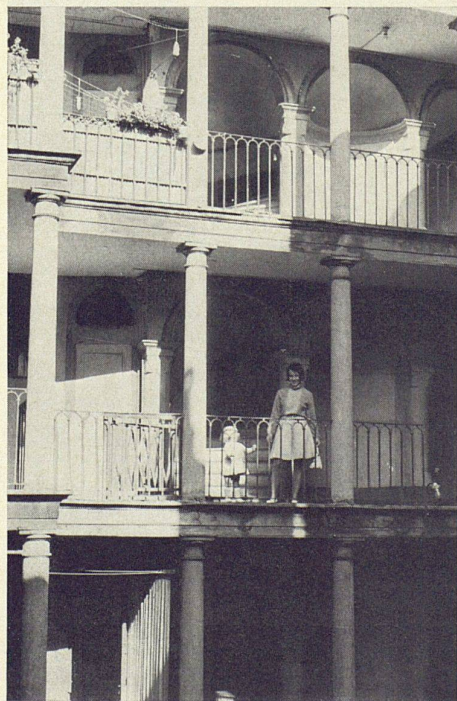
2

Dans une cité qui fut belle et dont l'espace architectural se détériore, que peut faire l'historien de l'art? S'il ajoute à sa connaissance des choses du passé un profond attachement à sa ville et l'expérience de vingt ans de vie dans une rue du noyau médiéval, son attitude n'est que trop prévisible. Il sera prophète de malheur, conscient à la fois de la menace et des valeurs menacées. Une fois ses prédictions vérifiées, et une fois passés les débordements d'une vaine colère, il ne lui restera plus qu'à pleurer, comme Hécube, sur les ruines de ses temples.

Sans doute aurons-nous à reparler un jour du problème épineux de la conservation (= réanimation!) des quartiers dits historiques, tel qu'il a été abordé par les experts de « Civitas Nostra » lors d'une assemblée à Fribourg en 1969. Des considérations d'urgence nous inclinent à soumettre aux lecteurs de *werk* quelques réflexions sur les événements qui se situent à l'extérieur du « périmètre de la zone protégée » de la haute ville de Genève. L'on peut enregistrer depuis dix ans une accélération du processus de destruction des ensembles qui déterminaient pour une large part la physionomie spécifique de Genève, et qui semblaient devoir assurer sa continuité de façon cohérente: il s'agit de cette phase harmonieuse de développement qui s'insère entre l'« ordre » typiquement patricien du milieu du XVIII^e siècle et le « désordre » qui commence avec l'expansion du dernier tiers du XIX^e – la Genève de Pictet de Rochemont, de Jean-Gabriel Eynard, du général Dufour, de Rodolphe Tœpffer.

Notre vision actuelle de la ville du passé est conditionnée par le spectacle de la dernière phase, celle du désordre. A mesure que se précisent de nouvelles formes d'habitat, que s'expriment avec plus de violence les puissances économiques, que se détériore (socialement, esthétiquement) ce qui reste de la ville ancienne, que s'aggrave l'« érosion » de la cité par le trafic, les critiques, les moralistes, les architectes et urbanistes eux-mêmes se rallient de plus en plus nettement à l'idée qu'après tout, nos ancêtres jouissaient d'un cadre de vie enviable, et que s'ils n'en parlaient guère, c'est qu'ils l'acceptaient comme donnée tacite de leur existence de citadins, au même titre que l'air (non pollué!) qu'ils respiraient. A travers l'expérience, particulièrement amère, des villes américaines, et par de laborieuses analyses d'environnement¹, nous apprenons à mieux définir ce que peut être, ce que devrait être, un espace urbain, non seulement viable, mais positif.

Des observations de Jane Jacobs, nous devons conclure à l'échec humain de la « city » des affaires, de l'isolement de la résidence, du zoning au sens de la Charte d'Athènes, et à la nécessité de quartiers à fonctions multiples². La notion même d'espace architectural est à définir de façon nouvelle – ce qui était conçu comme un « vide entre deux corps » au temps de Newton, devient un champ de forces perçu comme une présence. Nous découvrons d'ailleurs que l'acte de la perception n'a rien de mécanique et se charge d'intentions, d'interprétations. Les études d'un Lynch vont dans le même sens, en mettant l'accent sur l'aspect significatif des formes offertes au piéton dans le cheminement urbain. La vision est liée au mouvement (introduisant la notion de temps qui manquait à la perspective de la Renaissance), au sens tactile, à la perception des sons, des odeurs. Les Japonais ont été aidés dans leurs recherches sur l'environnement par leur tradition



3

2
Le quai des Bergues

3
Une cour, rue de Coutance

4
La place des Bergues (l'immeuble du fond sera démoli; sur la photo, démolition en cours, entrée rue Winkelried), l'hôtel des Bergues, l'hôtel de Russie (démoli en 1969)



4

du jardin, succession de péripéties et de méditations, et par l'écriture: l'idéogramme «voir» se compose du signe «œil» et du signe «jambes». Pour un Kurokawa, comme pour un Tange, une rue est tout autre chose qu'une courroie qui «circule» dans une machine; un espace urbain est un lieu de communication, de création³.

Par tous ces détours, nous redécouvrons une vérité que l'ère industrielle nous avait habitués à négliger: que l'homme moderne est encore doué de sensibilité, qu'il a encore une dimension intérieure, qu'il ne se déplace pas sans enregistrer le spectacle quotidien de la rue et sans y projeter son univers mental, qu'il a besoin de croiser les regards de ses semblables autrement que dans l'inquiétude d'un passage à piétons ou dans la cohue d'une bouche de métro, qu'il cherche sans le savoir le contact avec la nature – ne serait-ce que le ciel ouvert – et que son bonheur exige un espace à son échelle, amical ou digne, chargé de quelque signification plutôt rassurante qu'écrasante. Nous pourrions nommer cela le droit à la beauté, à condition de dévêtir ce terme de son péplos académique.

Or, à une époque pas très éloignée de nous, mettons vers 1830, ce genre de préoccupations faisait partie intégrante de l'acte architectural, comme une exigence évidente au sujet de laquelle régnait un accord tacite, malgré la «querelle des Anciens et des Modernes», des Classiques et des Romantiques. Et cela dans toute la sphère de civilisation occidentale. Privilège de classe? – Peut-être, mais sans doute inconscient, la bourgeoisie triomphante de ce temps se considérant sincèrement comme «la Nation» ou «la République». Dans une ville comme Genève, les faubourgs avaient encore un cachet quelque peu champêtre, et l'horreur des nouvelles banlieues industrielles ou des sordides «lodgings» de

Manchester n'avaient pas atteint la conscience du citoyen cossu de la Restauration, lecteur d'Adam Smith plutôt que d'Engels, dont l'analyse célèbre ne paraît qu'en 1845⁴.

Il se trouve que l'esthétique des ensembles urbains néo-classiques n'est point en contradiction avec notre sensibilité moderne, la découverte du lac et du Rhône en tant que spectacle pour les promeneurs évoluant le long de quais largement tracés – la recherche de la verdure – le goût des volumes simples, cristallins, qui paraîtraient durs s'il n'y avait le thème des arcades, omniprésentes, et s'il n'y avait, ère et là, une note de douceur, la caresse de la lumière sur une colonne pure et lisse comme les bras d'une baigneuse d'Ingres ou ceux de l'Hébé de Canova qui ornait une salle de la villa Bartoloni. – Embourgeoisés, les ordres classiques laissent intacte la sobriété des masses, ils sont là comme un souvenir de l'architecture monumentale, «palatiale», de la vieille aristocratie. Les denticules créent une utile vibration sous les corniches strictement alignées, les frontons nus marquent les articulations de la structure urbaine, évitent la monotonie d'une rue, et répondent de loin aux façades patriciennes de la haute ville. Dans les cours, à l'abri de la bise, des galeries à colonnes toscanes en bois ménagent des espaces propices aux jeux d'enfants. Périodiquement, la lignée des blocs s'interrompt pour former une place de dimensions heureuses, où il fait bon s'arrêter, en été, parce que la fraîcheur du lac ou du fleuve y pénètre.

Par miracle, ni les individualistes entrepreneurs de la fin du XIX^e, ni les planificateurs ou tranciers des années trente⁵ n'avaient porté une grave atteinte à la «ceinture néo-classique» qui nous avait été léguée avec sa patine et qui était devenue le visage familier de Genève, celui que découvrait le voyageur qui abordait la ville en

avion, en voiture ou en bateau, le visage qui s'offrait au voyageur qui venait de la gare et débouchait de la rue du Mont-Blanc: la rade, espace ouvert en même temps que fermement encadré; le Rhône, invité à participer peu à peu à la vie de la cité, entre deux quais que rythmaient les baies en plein cintre. Au centre, une île avec la statue de Rousseau par Pradier, de la même tenue sobre que l'architecture ambiante. La Corraterie, digne des meilleures réalisations contemporaines (à Londres, à Saint-Petersbourg/Leningrad, à Washington), puis la place Neuve, la promenade des Bastions, le «quartier Eynard» (marqué par le style du palais du banquier philhellène) cernaient la vieille ville par le sud. Après le bloc Louis XVI de la rue Beauregard s'ouvrait la promenade de Saint-Antoine, chère à Tœpffer ...

L'offensive contre le Genève néo-classique prend, depuis une dizaine d'années, des formes diverses. L'on peut en résumer comme suit les aspects les plus spectaculaires:

Rive droite

Démolition, en 1969, de l'Hôtel de Russie, à l'angle du grand square qui était l'une des réussites indiscutables du plan d'extension après la démolition des fortifications, en 1853. L'on touche ainsi à un point extrêmement sensible de la structure urbaine, à la tête du pont du Mont-Blanc, dans un site de transition entre l'espace de la rade et celui du Rhône. Et l'on oblige les architectes à gaspiller leur temps et leur talent dans la recherche d'une solution de compromis à d'insolubles problèmes d'adaptation.

Destruction de l'espace, des proportions et du caractère de la place Chevelu par la construction de deux hôtels, l'un «surveillé», archaisant (tout en sacrifiant les arcs), l'autre «moderniste» plaqué de marbre gris et égayé d'enduits rose-jarrettière.



5

La place Chevelu après son «aménagement»: à gauche, l'hôtel Ambassador, à l'angle du quai des Bergues; au fond, l'hôtel du Midi (bâti après démolition d'un édifice néo-classique)

5

«Neugestaltung» eines klassizistischen Platzes

5

'Redesign' of a classicist square

Destruction progressive des baies en plein cintre sans autre raison qu'une notion très discutable du prestige bancaire (portion sud du quai des Bergues).

Démolition, prévue, de l'édifice, honnête, sans prétention, qui ferme la place des Bergues et lui donne son caractère.

Rive gauche

Démolition, prévue, de l'Hôtel Victoria, édifice tardif qui terminait honorablement la série des blocs néo-classiques de la Rive gauche, avec la Salle de la Réformation à charpente métallique apparente, de 1863 (par J.-L. Brocher).

La menace pèse aussi sur l'important Hôtel de la Métropole bâti en 1852-1854 en un style d'une belle tenue, mais dénué d'emphase, par J. Collart, au moment de la création du Jardin Anglais auquel l'édifice fait face sans rompre la sévère enfilade du quartier.

Ebauche d'une «City» empiétant sur les quais, donc remplacement progressif d'un quartier polyvalent d'habitations, de commerces et d'établissements touristiques (hôtels, restaurants à terrasse, cafés) par des bâtiments de prestige de la finance et de compagnies aériennes. Etapes marquantes: démolition de l'Hôtel de l'Écu, de 1841, et destruction de l'espace de la place du Lac (1969).

Rigoureusement dans l'axe de la perspective si importante de la Corratierie (avec ses 250 m de façade continue de 1827), remplacement d'un bâtiment sans prétention, en l'île, par un édifice bancaire insistant dont les fenêtres nues «captent» le regard et faussent l'échelle.

Place Neuve: Après l'incendie du Grand Théâtre, les Autorités se soucient, à juste titre sans doute, de conserver la façade de l'édifice, mais autorisent la construction — pour les machineries du décor — d'un énorme bloc aveugle qui bouleverse la volumétrie et de la place et de tout le quartier (1955-1962).

Destruction du rythme ascendant de la rue Beauregard par la démolition de deux modestes maisons bourgeoises (propriété de la Ville) à frontons mouvementés différents, dont l'un dessinait des grecques (1959).

Face à l'Université (commencée en 1868), et encadrant la place qui constitue son parvis, ont surgi une banque et un bâtiment symétrique l'un et l'autre en pseudo-néo-classique, couronnés de balustrades.

Cette énumération très sommaire donne à réfléchir. Pourquoi l'offensive contre la Genève néo-classique ne rencontre-t-elle de résistance sérieuse ni dans les milieux responsables ni dans le public? — Tant d'indifférence ne peut s'expliquer que par une méconnaissance totale de la valeur de ce patrimoine légué par le siècle dernier.



6

6 Modernisation du quai des Bergues — façade éventrée, arcades bouchées

6 «Modernisierung»: Begradigung der Bögen, Parterreeinbauten

6 'Modernization': flattening of arches, installations at ground-floor level

Dans l'esprit de nos gouvernants, la «vieille ville» qui seule mérite protection est évidemment le noyau médiéval. Du moins le fait que la loi prévoit une sauvegarde globale à l'intérieur d'un périmètre défini prouve-t-il que l'idée de la préservation des ensembles architecturaux (et non seulement des monuments isolés) commence à faire son chemin.

Dans les milieux dits cultivés semble régner, à l'égard de l'époque néo-classique, le même genre de préjugé qui empêchait, hier encore, une saine appréciation du baroque. Il y a plus de trente ans, pourtant, que le néo-classicisme a été «redécouvert», mieux situé dans le temps (en gros entre 1750 et 1850), réhabilité, et qu'Emil Grafmann en a décrit les composantes modernes⁶.

Que se passe-t-il chez les architectes? Chez les aînés, nous croyons deviner une sourde hostilité, devenue réflexe depuis la révolte de Loos contre le «crime» de l'ornement, puis entretenue par un fâcheux flottement dans la terminologie⁷. Il y a risque de confusion entre l'authentique néo-classicisme, que nous pouvons suivre à Genève jusque vers 1880, et une tendance académique du XX^e siècle, le pseudo-néo-classicisme (l'expression «Neu-Klassizismus» est plus heureuse) présent dans l'Italie fasciste, dans l'Allemagne nazie, dans la Russie stalinienne, aux États-Unis entre deux guerres, maladie typique des «rechutes» de l'architecture moderne. Pour comble, le côté sévèrement discipliné d'un Mies apparaît chez certains auteurs, sous la même rubrique, comme synonyme de rationalisme⁸.

C'est ici que les choses se corsent. Rejeté par les rationalistes comme «ornement», le style néo-classique, au sens le plus vague, se verra honni par ses adversaires «organiques» comme trop rationnel. Dans ce débat passionné intervient l'histoire des cités. Un courant romantique issu de Ruskin, porté par le prestige de Frank Lloyd Wright et par l'éloquence de Camillo Sitte, largement diffusé par Lewis Mumford et par Eliel Saarinen⁹, glorifie la cité «organique» du Moyen Âge au détriment des structures rigides issues de la Renaissance. Dans l'Antiquité déjà, remarque Mumford, les ordonnances symétriques, les enfilades, les perspectives, les dégagements de la ville hellénistique du temps des empires autoritaires s'opposaient à la souplesse spontanée des libres cités de l'Hellade classique¹⁰. Ainsi, conclura le lecteur de Mumford, les horizontales et l'uniformité militaire du Genève néo-classique s'opposent au jaillissement vertical et à la silhouette mouvementée de la colline médiévale.

Nul ne semble avoir remarqué combien ce socle néo-classique mettait en valeur la haute ville, et quel merveilleux parti de transition un urbaniste pouvait tirer de ces quartiers encore liés au passé par le sens des proportions, l'échelle, les rapports des pleins et des vides, mais où souffle déjà un esprit moderne, républicain sinon démocratique, et qui annoncent certaine recherche de pureté, de netteté de l'architecture du XX^e siècle.

Dans un dialogue avec un spécialiste en matière de structure urbaine, de telles considérations sont aussitôt écartées au nom d'impératifs anonymes d'un tout autre ordre. Que la préservation du centre historique dépende, par exemple, d'un programme de parkings périphériques, nous sommes prêts à l'admettre. Nous constatons seulement qu'une question demeure intacte: avons-nous le droit de sacrifier un patrimoine de valeur durable à une période transitoire où les parkings font encore défaut?

Enfin, quelle réaction pouvons-nous attendre du commun des usagers de l'espace urbain? Car seule la pression d'une opinion publique non seulement avertie, mais enthousiaste, serait en mesure d'arrêter le massacre en cours. Cet homme de la rue, lui aussi est un rationaliste ou un romantique. Rationaliste, il cédera à l'argument de l'efficacité – immédiate, apparente – d'une mesure de «rénovation urbaine». Romantique, il sera sensible au pittoresque (hélas! et au bric-à-brac et aux pots de fleurs) de la ville médiévale, mais si personne ne l'informe qu'il existe d'autres quartiers précieux, la disparition progressive du cadre qui lui était familier suscitera chez lui tout au plus un malaise qu'il sera incapable d'objectiver, qu'il acceptera avec résignation, et que l'on tentera de lui faire oublier par l'évasion hors du centre: villas, «grands ensembles», maison de week-end, voyages ... Personne ne lui rappelle qu'il subsiste au cœur de Genève, momentanément obstruée et gâchée – pendant quelques années encore selon le rapport Buchanan¹¹, jusqu'au moment où l'impossibilité matérielle de circuler au centre imposera une solution radicale – une «ville de piétons» d'une dimension idéale, agréable, aérée, dans un des plus beaux sites d'Europe.

Nous tenterons, quant à nous, de dégager dans un prochain article quelques traits saillants de cette architecture néo-classique genevoise. Mais auparavant, il importe de sortir de la confusion actuelle et de poser en termes clairs les données éthiques du débat.

Aucune considération d'ordre quantitatif ne doit avoir d'incidence sur notre appréciation de la valeur qualitative, absolue, des espaces néo-classiques de Genève, ni la courbe démographique, ni la vertigineuse ascension du prix du sol, ni le problème de la rentabilité des immeubles, ni l'accroissement de la motorisation. Tout au plus pourrions-nous faire valoir, sur le plan du développement économique, à longue échéance, la vocation possible de Genève comme ville de culture et de loisirs, vocation qu'elle est en train de compromettre au nom de contraintes immédiates.

Nous ne céderons pas davantage à l'argumentation facile «que les citoyens ont la ville qu'ils méritent». Ni les habitants actuels, mal informés, jamais consultés lors des plus brutales interventions dans la texture urbaine, ni leurs descendants ne méritent le chaos qui s'instaure.



7

un article de D. Goldschmidt, «Architecture ou Révolution», dans «Architecture d'Aujourd'hui», N° 145, sept. 1969, p. 23.

⁴ Notons cependant que dès 1834 Sismondi, dans un article «Du sort des ouvriers dans les manufactures» («Revue mensuelle d'Economie politique»), se préoccupait des «logements insalubres» du prolétariat. Sur le problème général cf. Witt Bowden, *Industrial Society in England towards the end of the 18th Century*, New York 1925; Fr. Engels, «Die Lage der arbeitenden Klasse in England», Leipzig 1845.

⁵ Cf. par exemple le plan directeur de Genève par Maurice Brailard, de 1935, qui étendait à une «ville de 300 000 habitants» le principe des «Siedlungen» uniformes (A. Corboz, J. Gubler, J.-M. Lamunière, *Guide d'architecture moderne de Genève*, Lausanne 1969, p. 12).

⁶ Emil Kaufmann, *Von Ledoux bis Le Corbusier, Ursprung und Entwicklung der autonomen Architektur*, Wien/Leipzig 1933; *L'architecture au siècle des Lumières*, éd. française, Paris 1963 (éd. anglaise, *Architecture in the Age of Reason*, Harvard, Cambridge (USA), 1955).

⁷ Adolf Loos, *Ornament und Verbrechen*, 1908.

⁸ Reyner Banham dans l'article «Neoclassicism» de l'*Encyclopaedia of Modern Architecture* de Gerd Hatje, Thames and Hudson, Londres 1963, pp. 202–205.

⁹ Camillo Sitte, «L'art de bâtir des villes», 1^{re} éd. française, Genève/Paris 1902; Lewis Mumford, *The Culture of Cities*, 1938; *The City in History*, 2^e éd., Pelican Books, 1966; Eliel Saarinen, *The City, Its Growth, Its Decay, Its Future*, New York 1943.

¹⁰ «... the elegant petrification of the Hellenistic city ...»; «the city of insolent power and ostentatious wealth» (Mumford, *The City in History*, p. 229).

¹¹ C. Buchanan, Cooper, Mac Evan, Crompton, Crow, Michell, Dallimore, Hills, Burton, *Traffic in Towns*, Londres 1963. A la courbe ascendante du nombre des véhicules s'ajoute celle de l'usage des véhicules. En Grande-Bretagne, le nombre des véhicules aura sans doute doublé en 20 ans (1963–1983), mais le trafic réel aura triplé.

¹ A la psychologie de laboratoire et de clinique s'oppose désormais l'écologie, qui observe le comportement humain «sur le terrain», dans son contexte journalier. Ces études ont déjà élaboré des notions utiles comme celle de behavior sitting, de social input, d'environmental force (cf. Roger G. Barker, *Ecological Psychology*, Stanford, California, 1968, pp. 136 ss.). Leur faiblesse est sans doute de supposer tacitement des thèses behavioristes depuis longtemps contestées. Cf. la critique des doctrines de Watson par M. Merleau-Ponty, *La Structure du comportement*, Paris 1942.

² Cf. en particulier l'analyse du North End de Boston par Jane Jacobs, *The death and life of great American cities*, pp. 169 ss.

³ Cf. la préface d'Einstein à l'étude de Max Jammer, *Concepts of Space*, Cambridge (USA) 1953; Jürg Joedicke, *Vorbemerkungen zu einer Theorie des architektonischen Raumes*, in «Bauen und Wohnen», 9, 1968; M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris 1945; Kevin Lynch, *The Image of the City*, Cambridge (USA) 1960; G. Nischke, Kyoto, P. Thiel, Kamakura, Anatomie der gelebten Umwelt, in «Bauen und Wohnen», 9, pp. 313–320, 12, 1968; pp. XII, 1–14, les exposés de Kurokawa et de Kenzo Tange dans «Architecture d'Aujourd'hui», sept. 1968, pp. 17–20 et 22–23. La problématique de la notion d'environnement urbain apparaît dans ses contradictions dans

7

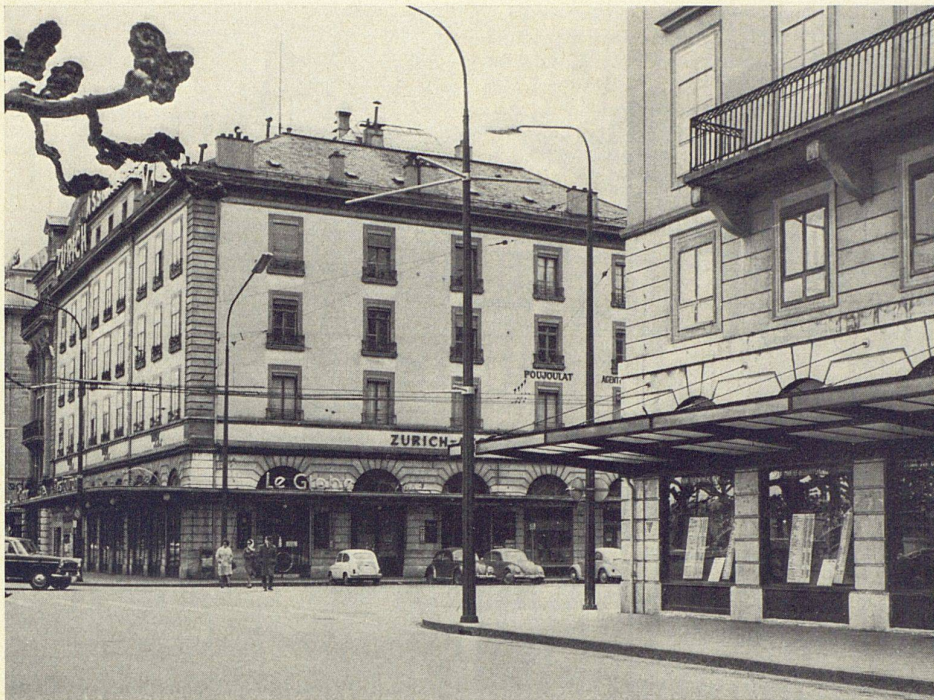
Edifice d'angle, place du Port, prolongement de la place Longemalle (dont l'ambiance sera bouleversée par suite de la vente globale des maisons entre rue du Rhône et rue Neuve du Molard, 1969)

7

Bedrohte Platzbebauung

7

Threatened buildings around a square



8



9

8, 9

Perpendiculairement aux Rues Basses, dont le perpétuel renouvellement exprime bien la fonction commerçante, s'ouvre la place du Molard, d'une ambiance plus détendue, civique par la présence de la Tour, avec un reflet du Grand Siècle grâce à la haute maison Bonnet (sauvée de justesse il y a quelques années), la note monumentale de la fontaine baroque à obélisque étant compensée par la bonhomie du marché aux fleurs et des terrasses de café. Une peinture de Bonington au Victoria and Albert Museum et une aquarelle des alentours de 1830 nous montrent la place encore fermée du côté bise: on aperçoit le lac par une porte large et basse.

L'époque néo-classique créa une seconde place à respiration plus large, en direction du quai nouvellement tracé. Ce fut la place du Lac. Deux édifices symétriques mais non identiques, très soignés, mais sans insistance, accomplissaient depuis 1871 – date de l'ouverture du Molard – au nord – la mission double de reprendre l'échelle des bâtiments du Molard (en particulier celle des anciennes Halles de la République de 1690) et d'assurer la transition vers les ensembles nouveaux des deux rives du Rhône par la blancheur du socle à refends continus, et par la corniche à denticules.

Le bloc est avait perdu son fronton (nord) lors d'un incendie en 1871, mais son beau volume restait intact. Dans le bloc ouest, trois étages de fenêtres palladiennes éclairaient l'escalier, dans le Passage du Molard. Le passage graduel des horizontales du lac et des quais vers le verticalisme de la vieille ville, des espaces aérés, nonchalants, des nappes d'eau vers les espaces resserrés, fiévreux, des rues commerçantes était assuré d'impeccable façon. Un restaurant et un tea-room avaient pris possession des deux angles extérieurs de ce site stratégique du cheminement des piétons. Les deux édifices décrits ont été rasés entre 1968 et 1969.

La carence de la législation est ici flagrante. Le «périmètre de protection de la Vieille Ville» étendu à grand-peine à la place du Molard, s'arrête net, sur le plan cadastral, avant la place du Lac, ce qui est en contradiction évidente avec l'«espace vécu» du lieu. Sont «classés» un peu au hasard telle église, tel «monument», un arbre, une falaise. En ce qui concerne les «ensembles architecturaux», le seul texte officiel qui esquisse une politique d'avenir – *Programme de mise en valeur des monuments et sites du Canton de Genève, 1968* – annonce timidement (p. 40) «qu'il conviendrait d'envisager un classement plus systématique».

8, 9

Die Konzeption des «Denkmalschutzes» schützt einzelne Monumente, aber nicht einen solchen Platz als Ganzes. Der Perimeter der geschützten Altstadt macht halt vor den städtebaulichen Zusammenhängen des 19. Jahrhunderts

8, 9

The conception of 'monument protection' spares individual monuments, but not such a square as a total complex. The perimeter of the protected old town ends abruptly where the 19th-century building takes over